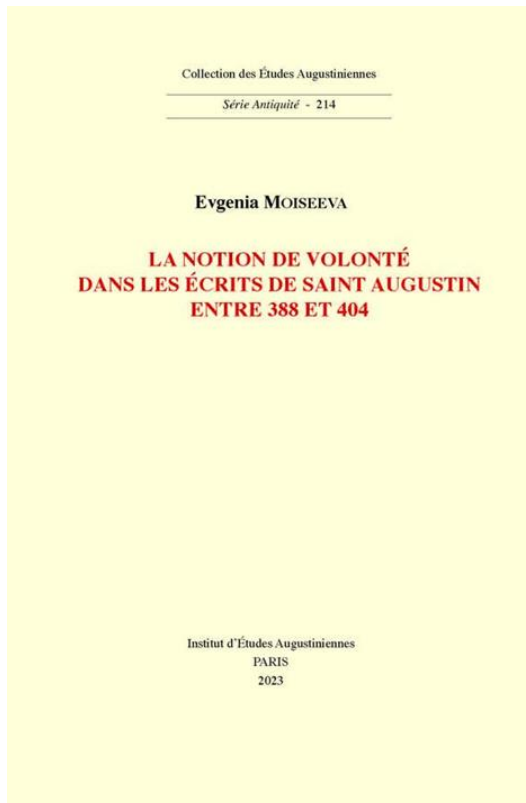


Académie des Inscriptions et Belles-Lettres
Compilation des hommages de la séance du 17 mai 2024

François DOLBEAU



J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de l'autrice et de l'éditeur, l'ouvrage d'Evgenia Moiseeva, *La notion de volonté dans les écrits de saint Augustin entre 388 et 404* (Collection des Études Augustiniennes. Série Antiquité, 214), Paris, Institut d'Études Augustiniennes, 2024, 509 p.

Dans son dernier livre, *La Vie de l'esprit*, resté inachevé, Hannah Arendt qualifiait Augustin de premier philosophe de la volonté. Ce thème majeur de la pensée augustinienne : qu'est-ce que la *uoluntas* humaine ? est né d'une autre question : d'où vient le mal, si Dieu est bon ? Evgenia Moiseeva a visé à en éclairer les sources et à en commenter la genèse, depuis le *De libero arbitrio* jusqu'aux réflexions du saint sur sa conversion au huitième livre des *Confessions*. Une première partie étudie le concept de volonté, antérieurement à Augustin, dans la philosophie grecque (Aristote, Stoïciens, Néoplatoniciens) et romaine (de Cicéron à Sénèque et Aulu-Gelle), dans la tradition chrétienne et chez les Manichéens.

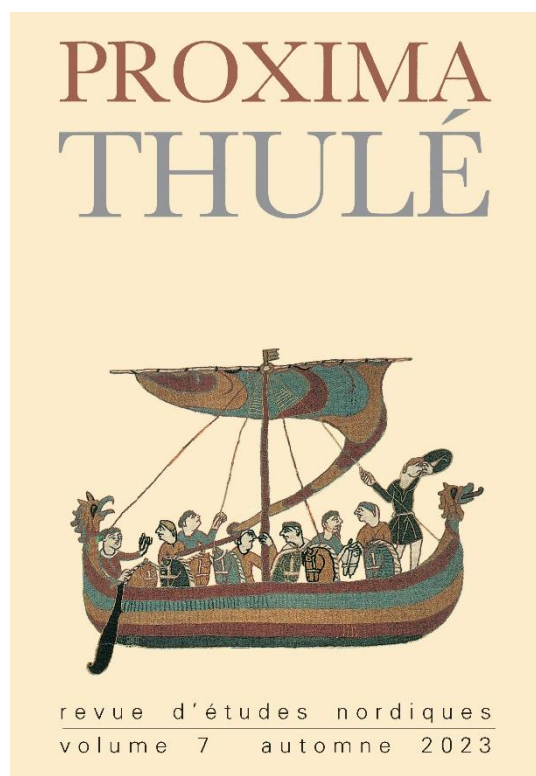
Dans les premières œuvres abordant cette question, Augustin se montre tributaire de ses prédécesseurs, avec toutefois des inflexions nouvelles : la volonté est une faculté de l'âme ; celle-ci tombe dans le désordre des passions, si la volonté agit contre la raison. Connaître le bien suffit à le vouloir ; la raison peut empêcher la volonté de pécher. La volonté bonne est désir du vrai bonheur, c'est-à-dire amour du créateur ; le péché est choix d'un amour vil et corruption de la volonté. L'autrice envisage tour à tour le *De libero arbitrio*, le *De diuersis quaestionibus octoginta tribus*, le *De moribus ecclesiae catholicae et Manichaeorum*, le *De Genesi contra Manichaeos* et le *De uera religione*. Chaque ouvrage, soigneusement daté, est replacé dans une succession chronologique, puisqu'il s'agit d'observer une éventuelle évolution. Mais une difficulté se présente aussitôt : si certains livres sont clairement situés dans la vie d'Augustin, deux au moins, le *De libero arbitrio* et le *De diuersis quaestionibus*, ont été mûris durant plusieurs années, et leur rédaction chevauche celle d'autres textes.

Dès cette première phase, Augustin s'attaquait aux Manichéens, mais la polémique prend un tour plus vif avec deux livres des années 391-392, le *De duabus animabus* et le *Contra Fortunatum*, dans lesquels le concept de *uoluntas* devient une arme privilégiée pour ruiner la théorie manichéenne des deux âmes et des deux natures, bonne et mauvaise. Si l'homme est capable de se repentir et de corriger ses fautes, c'est qu'il est responsable du mal qu'il commet.

Sa volonté succombe facilement sous le poids de l'habitude, et cette faiblesse, conséquence du péché d'Adam, a besoin de la grâce divine. En matière de bien, il n'y a plus équivalence entre savoir, vouloir et pouvoir. Les discussions avec les Manichéens ont donc apporté un net changement dans la conception augustinienne de la *uoluntas*, définie pour la première fois dans le *De duabus animabus* comme « un mouvement de l'âme, exempt de toute contrainte, tendant soit à retenir, soit à acquérir quelque chose ».

Le débat, dans lequel le manichéen Fortunatus invoquait des versets pauliniens, notamment Romains 7, 23-25 et Galates 5, 7, obligea Augustin à approfondir son exégèse des lettres de Paul et du Nouveau Testament en général. Ce qui provoqua la rédaction en 394-395 du *De sermone Domini in monte*, de l'*Expositio quarumdam propositionum ex epistola ad Romanos*, de l'*Epistola ad Romanos inchoata expositio* et de l'*Expositio epistulae ad Galatas*. Le malheur de l'homme, gonflé d'orgueil, tient à son orientation vers le monde. La volonté est partagée entre délectation charnelle et délectation spirituelle. Celle qui est bonne est humble et s'emploie à faire la volonté de Dieu. Mais sa déficience la rend incapable d'obtenir le salut, sans le recours à la pénitence. Contrairement à ce que pensaient les anciens, la volonté, minée par l'habitude des plaisirs mondains, n'obéit pas à la raison. Les réflexions d'Augustin trouvent leur aboutissement dans l'*Ad Simplicianum*, sur le plan théorique, et dans l'explication de sa conversion en *Confessions* VIII. La concupiscence est liée à la condition mortelle, car la crainte de la mort augmente les désirs vils. La volonté impuissante et humiliée doit crier vers Dieu pour son salut. La délectation, en tant que moteur de la volonté, l'incline vers le mal ou vers le bien. La grâce apprend à l'homme à se délecter du vrai bien, sans contraindre sa volonté, car l'homme reste libre d'accepter ou non l'appel divin.

L'ouvrage d'Evgenia Moiseeva est magistral et fournit une nouvelle clef de lecture pour tous les livres d'Augustin examinés. Il nous fait aussi mieux comprendre ce qu'entendait signifier Hannah Arendt, quand elle attribuait à Augustin un rôle décisif dans l'analyse de la volonté humaine. Qu'il ait obtenu de notre Académie le prix Serge Lancel est donc tout à fait justifié. Je terminerai cette présentation en formulant une suggestion et un regret. P. 188, une confusion entre *uoluntas* et *uoluptas* est évoquée d'après certains témoins du *De Genesi contra Manichaeos*. La confusion est fréquente dans les manuscrits, et il est parfois malaisé de décider quelle est la leçon originale. Ma suggestion est qu'un relevé de tous les exemples fournis par la tradition d'Augustin serait utile et qu'Evgenia Moiseeva serait la mieux placée pour trancher les cas douteux. Mon regret est que n'ait pas été pris en compte le traité intitulé *Liber XXI sententiarum* (CPL 373), dont j'ai montré qu'il correspondait à des notes informelles, contemporaines du *De diuersis quaestionibus* et recueillies par des disciples d'Augustin. Il renferme en effet plusieurs développements sur la *uoluntas*, en particulier sous le n° 14, la définition présente dans le *De duabus animabus* (cf. *Recherches Augustiniennes*, 30, 1997, p. 153). Il transmet aussi la lettre 246 d'Augustin à Lampadius, que les Mauristes n'avaient pas su dater et où est donnée une équivalence entre *uoluntas* et *causa peccandi*. Augustin n'a jamais écrit le *De fato* réclamé par son correspondant, qui impliquait de prouver la responsabilité de l'homme à l'égard de ses actions bonnes ou mauvaises. Là encore, l'autrice serait sans doute en mesure de proposer une datation de la lettre et des hypothèses explicatives pour la non-réalisation du traité requis.



J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie le volume VII de la revue d'études nordiques *Proxima Thulé*, publié par la Société des études nordiques, sous ma direction, en décembre 2023 (200 pages, 36 illustrations in texte – diffusion : Éditions Honoré Champion. 3, rue Corneille. 75006 Paris).

Dédié à la mémoire du grand spécialiste français d'histoire de la stratégie, Hervé Coutau-Bégarie (1956-2012), qui fut directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études (section des Sciences historiques et philologiques) et professeur à l'École de guerre, et qui avait été élu en 1997 membre correspondant de la Société royale des Sciences navales de Suède (*Kungl. Örlogsmannasällskapet*), ce nouveau volume de la revue *Proxima Thulé* est essentiellement consacré au thème de la guerre en Scandinavie, depuis les temps les plus reculés jusqu'au XVII^e siècle.

Il s'ouvre sur une étude, intitulée *La défense de l'Islande à l'époque ancienne. Remarques sur deux récits de Snorri Sturluson* (p. 11-65), dans laquelle le directeur de la revue se concentre sur le premier de ces deux récits, qui nous a été transmis par le chapitre XXXIII de l'*Óláfs saga Tryggvasonar*, l'étude du second récit, qui est connu par le chapitre CXXV de l'*Óláfs saga konungs ins helga*, devant être publiée dans le volume VIII de *Proxima Thulé*.

Dans cette contribution, l'auteur reprend sur nouveaux frais l'examen d'un célèbre épisode de la *Heimskringla*, dans lequel l'historien Snorri Sturluson (1179-1241) relata le conflit qui, dans le dernier tiers du X^e siècle, surgit entre les Islandais et le roi des Danois Haraldr Gormsson, et qui s'envenima à un point tel que les habitants de l'île furent bientôt exposés au risque d'une expédition punitive de la part de ce souverain belliqueux.

On sait que, pour s'opposer à une tentative de reconnaissance des côtes de leur pays par un émissaire du roi de Danemark (un homme versé dans la magie qui, pour cette entreprise, s'était métamorphosé en baleine), quatre chefs islandais se dressèrent successivement afin d'empêcher le cétacé de s'approcher du rivage, et qu'à cette fin, chacun d'entre eux avait revêtu l'apparence d'un être terrifiant (ici un animal fantastique ou monstrueux, là un géant d'une taille exceptionnelle).

Alors que, jusqu'à présent, le débat historique concernant cette curieuse légende s'était concentré exclusivement sur l'interprétation du symbolisme des quatre figures qui avaient été prises en la circonstance par les chefs islandais, les uns y voyant une adaptation des représentations anthropo-zoomorphiques des quatre évangélistes, les autres un reflet de thèmes folkloriques, l'auteur de l'article attire l'attention sur les moyens que ces personnages mirent en œuvre pour défendre leur nation : replaçant le récit de Snorri Sturluson dans le cadre socio-économique de l'Islande ancienne et médiévale (avec des prolongements jusqu'aux Temps modernes), il rappelle d'abord la grande importance — véritablement décisive en période de disette — qui était accordée à l'échouage des baleines sur le littoral de l'île, et les fréquents

conflits qui surgissaient à l'occasion de leur dépeçage et de la répartition des produits, aussi précieux que nombreux, qu'elles fournissaient à la population.

Il montre ensuite qu'en agissant de manière diamétralement opposée à celle de leurs contemporains, qu'en épargnant d'un commun accord le cétacé tout en lui interdisant d'accoster en Islande, les quatre chefs, qui représentaient chacun l'une des quatre parties du pays, sont censés avoir eu pour dessein de contraindre l'espion à aller exposer au roi de Danemark l'impossibilité qu'il y avait pour une flotte de guerre non seulement de traverser l'Atlantique Nord, mais encore de trouver des mouillages sur la longue côte méridionale de l'Islande, dont le caractère particulièrement inhospitalier était de fait bien connu des navigateurs depuis la colonisation de l'île. De la sorte fut préservée, sans coup férir, la sécurité du pays et de ses habitants.

Traduit et adapté du norvégien par le directeur de la revue, le deuxième article est de la plume de M. Jan Ragnar Hagland, professeur émérite de philologie nordique à l'Université de Trondheim. L'auteur y traite d'un sujet relevant lui aussi de la guerre navale, mais sous un angle nettement différent, puisqu'il s'attache à étudier *Le statut du queux sur les bâtiments de guerre de la « levée navale » dans la Norvège ancienne* (p. 67-76), pour reprendre le titre de cette contribution d'histoire juridique et sociale.

L'étude repose sur l'examen des quatre grands recueils de lois provinciales de la Norvège médiévale qui contiennent des dispositions spécifiques concernant le *matgerðarmaðr*, appelé parfois le *matsveinn*, c'est-à-dire le queux, sur les navires de guerre, législation unique en son genre dans l'Europe du Nord. C'est ainsi que l'*Ancienne Loi du Gulathing* stipule les conditions dans lesquelles un esclave était mis à la disposition d'un équipage par son propriétaire pour servir de queux à bord du navire que devait fournir chaque circonscription navale le long du littoral, tandis que l'*Ancienne Loi du Frostathing* précise les droits que possédait ou non un homme libre qui acceptait d'accomplir la fonction de queux à bord d'un navire de la levée navale, et les risques qu'encourait ce dernier s'il ne préparait pas la nourriture à la convenance de l'équipage et de son capitaine.

M. Hagland compare minutieusement les articles des quatre recueils juridiques au sujet de la protection que les lois en vigueur offraient ou non au queux selon qu'il possédait le statut d'esclave ou celui de libre, en particulier lorsque l'équipage était mécontent de la manière dont les tâches culinaires étaient accomplies à bord du navire au point de se jeter sur le coupable et de le rouer de coups, parfois de le mutiler, voire de le tuer...

L'auteur conclut son propos en faisant observer, à juste titre, que « par-delà la question de l'évolution des institutions sociales, le statut qui était celui du queux sur les bâtiments de la levée navale montre clairement l'importance cruciale que les commandants de la flotte de guerre accordaient à la nourriture et à la préparation des repas dans la Norvège ancienne et médiévale. »

Dans l'article intitulé *La « guerre de fondation » : une innovation commune italo-germanique* (p. 77-101), qui constitue l'une de ses ultimes contributions à l'étude de la mythologie comparée indo-européenne, le linguiste Jean Haudry (1934-2023) se penchait une nouvelle fois sur ce qu'il qualifiait de « concordance entre la "guerre sabine" de l'histoire de Rome et "la première guerre du monde" des strophes XXI à XXIV du poème eddique la *Völuspá* (ou *Prédiction de la voyante*) et des passages correspondants dans l'*Edda* de Snorri Sturluson ». S'il estimait que cette similitude, qui fut mise en évidence par Georges Dumézil dans plusieurs travaux, à commencer par le mémoire *Tarpeia* (1947), pouvait « aujourd'hui être considérée comme un fait acquis », Haudry en proposa ici une interprétation assez différente de celle de Dumézil, développant ainsi la critique, portant essentiellement sur la question de l'admission

des Jumeaux divins dans le panthéon, qu'il avait esquissée dans un compte rendu d'une étude posthume du grand historien des religions qui fut publiée dans un recueil édité par M. Joël H. Grisward sous le titre *Le roman des jumeaux. Vingt-cinq esquisses de mythologie* (1994).

Ces pages très denses contiennent nombre de remarques étymologiques qui devraient retenir l'attention des linguistes comme des historiens des religions (elles concernent notamment le nom des dieux Vanes et celui des dieux Ases) et de réflexions suggestives, par exemple sur la « bipartition du panthéon indo-iranien » et sur le caractère trifonctionnel du mythe polynésien, ici à la suite d'une observation de Claude Lévi-Strauss dans sa réponse au *Discours de réception de Georges Dumézil à l'Académie française* le 14 juin 1979.

Due à M. Anders Hultgård, membre correspondant de l'Académie, la contribution suivante, qui a été traduite et adaptée du suédois par le directeur de la revue, porte également sur la mythologie comparée indo-européenne ; son point de départ est cette fois le poème eddique appelé les *Vafþrúðnismál*, œuvre de facture ancienne qui relate les aventures du dieu Óðinn face à un géant très-savant dont le nom est Vafþrúðnir : ces deux personnages y sont décrits faisant assaut de sagesse au péril de la vie de celui des protagonistes qui ne pourra répondre à l'une des questions de son adversaire (*Remarques comparatives sur les Vafþrúðnismál*, p. 103-123).

Après avoir mis en évidence la numérotation des thèmes abordés dans cette joute oratoire, l'auteur rapproche les *Vafþrúðnismál* d'autres poèmes eddiques ainsi que de l'inscription runique de la pierre de Rök (dans la province d'Östergötland, en Suède). Il se penche alors sur le genre de l'énumération dans nombre de littératures anciennes et médiévales, parmi lesquelles celles de l'Iran ancien. M. Hultgård envisage ce faisant l'hypothèse d'une concordance grecque (la rencontre des devins Calchas et Mopsos, qui est connue par le résumé qu'en a donné Strabon dans sa *Géographie* XIV, I, 27), avant de faire valoir l'existence de correspondances plus précises entre l'intrigue des *Vafþrúðnismál* et les traditions religieuses du monde indo-iranien, à savoir l'un des hymnes sacrificiels de l'*Avesta* (le *Yašt* 5, dédié à la déesse Anāhitā), le texte moyen-iranien appelé *Mādayān ī Yōšt ī Friyān*, et l'un des témoins de la tradition védique, le *Taittirīya-Brāhmaṇa* (III, 9, 5), qui met en scène une joute ritualisée concernant les connaissances mythiques.

Dans sa conclusion, l'auteur se demande d'abord « dans quelle mesure le sacrifice dans le culte scandinave comprenait un élément de rivalité portant sur les connaissances des savoirs numineux ? » ; il estime ensuite peu vraisemblable l'hypothèse d'une influence que le christianisme médiéval aurait exercée sur les *Vafþrúðnismál*, et il envisage enfin l'existence d'une « tradition scandinave préchrétienne », si bien qu'il ne lui paraît pas exclu que ce poème eddique « plonge ses racines dans l'Antiquité indo-européenne ».

Rédigé par M. Vincent Samson, l'article suivant (*L'inscription runique de la hampe de Kragehul [Danemark, v^e siècle]*, p. 125-162) traite lui aussi du dieu scandinave Óðinn, mais sous un angle bien différent : l'auteur examine le long texte runique qui fut gravé en vieux *fupark* sur une hampe de lance manifestement jetée dans un marais, situé dans le sud de l'île de Fionie, à l'issue d'une grande bataille, comme ce fut le cas d'autres dépôts sacrificiels effectués au Danemark durant l'âge romain du fer.

Si, comme l'écrit l'auteur, « la translittération [des signes] ne soulève pas de difficultés particulières, dans la mesure où les runes sont soigneusement gravées » (au moins pour la plupart d'entre elles), il en va différemment de l'interprétation de plusieurs passages de cette inscription : elle contient en effet toute une série de « ligatures runiques » (en l'occurrence l'association des runes **g** et **a**), qui a fait couler beaucoup d'encre depuis l'exhumation de ce bois de lance en 1877.

Ouvrant à son tour ce dossier aussi vaste que complexe, M. Samson se penche dans un premier temps sur l'histoire de la recherche à laquelle il consacre de longs développements, parfois en apportant des observations critiques et des propositions nouvelles, parfois en s'inscrivant dans la lignée de ses prédécesseurs, ainsi, pour l'interprétation de la déclamation par laquelle s'ouvre l'inscription, M. Anders Hultgård, qui exposa ses propres réflexions sur ce type de formules magico-religieuses dans une communication présentée à l'Académie le 6 février 2009 ¹.

L'apport le plus original de cet article d'une grande érudition concerne le sens général de l'inscription dans laquelle l'auteur veut déceler une formule d'auto-prédication, Óðinn s'exprimant ici par la voix du maître-des-runes, tandis que la hampe de lance sur laquelle les runes furent incisées représenterait symboliquement *Gungnir*, l'arme par excellence du dieu de la guerre et de la magie. À l'appui de cette hypothèse, M. Samson produit le témoignage de plusieurs sources norroises dans lesquelles, au début de telle ou telle scène de bataille, un protagoniste est décrit en train de jeter une lance en direction du camp ennemi afin de vouer ses adversaires au dieu Óðinn ; l'auteur fait également valoir l'intérêt que présentent à cet égard certains motifs iconographiques, agencés autour d'une lance, qui furent gravés en Suède à l'époque ancienne, par exemple sur l'un des casques découverts dans la nécropole de Valsgårde, dans la province d'Uppland, et sur une stèle historiée mise au jour à Stenkyrka, dans l'île de Gotland.

Ce volume se clôt sur une contribution de M. Håkan Rydving, qui a été traduite et adaptée du suédois par le directeur de la revue : *Le roi Gustave-Adolphe de Suède et les Lapons* (p. 163-189). Professeur d'histoire des religions à l'Université de Bergen et spécialiste des langues, littératures et civilisations sames (ou lapones) et finno-ougriennes, l'auteur rappelle, dans un premier temps, que ce fut sous le règne de Gustave II Adolphe (1611–1632) que furent imprimés, à l'initiative des autorités de Stockholm, les premiers livres en langue lapone et que fut fondée, à Lycksele, dans le sud de la Laponie, la première école destinée à l'éducation des garçons de la région ; il précise que la direction de cet établissement aux méthodes novatrices fut confiée à un disciple de Pierre de La Ramée, Johan Skytte (1577–1645), ancien précepteur du roi et éminent érudit qui, par la suite, fut nommé chancelier de l'Université d'Upsal, puis gouverneur général des provinces de Livonie, d'Ingrie et de Carélie — à ce titre, il fonda l'Université de Dorpat (aujourd'hui Tartu en Estonie) —, cette brillante carrière montrant au mieux l'intérêt que la couronne de Suède porta au développement de l'éducation dans les régions septentrionales du royaume.

Mais, comme l'observe M. Rydving, si le nom de Gustave II Adolphe est parfois associé à celui des Lapons, la raison en tient moins à ces préoccupations d'ordre pédagogique qu'aux rumeurs qui, au cours de la guerre de Trente Ans et dans les décennies qui suivirent, coururent à travers l'Europe sur la composition des forces suédoises. Les succès éclatants que remportèrent Gustave II Adolphe, ses généraux et ses successeurs sur les Impériaux, furent volontiers expliqués, dans le camp de ces derniers, par la présence alléguée de nombreux soldats lapons, de surcroît versés dans la sorcellerie, parmi les troupes levées au sein du royaume de Suède.

M. Rydving attire l'attention sur quelques-uns des libelles qui furent imprimés en langue allemande sur les dons supposés des Lapons dans le domaine de la magie noire ; il observe que ces rumeurs donnèrent également naissance à des chansons qui connurent une grande faveur dans les troupes impériales et dont le message était limpide : « Si le diable ne

¹. Cf. « Formules de théophanie de la Scandinavie à l'Iran », dans *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres. Séances de l'année 2009, janvier-mars*, Paris, 2010, p. 205-240.

s'était pas libéré de ses liens, les Lapons ne seraient jamais arrivés en Allemagne », propos qui, en outre, fait écho à des récits de la fin du XVI^e siècle selon lesquels Christophe Wagner, le *famulus* du docteur Faust, aurait entrepris un voyage en Laponie...

Grand fut d'abord l'embarras des autorités suédoises devant ce florilège de rumeurs, aussi persistantes que malveillantes, et surtout doublement infondées, concernant les populations de Laponie, mais peu à peu prit corps le projet d'une riposte à cette forme de propagande de guerre de la part des Impériaux : à l'initiative du chancelier du Royaume, Magnus Gabriel De la Gardie (1622–1686), illustre descendant d'une famille d'origine française, il fut décidé à Stockholm de publier une vaste description de la civilisation lapone, projet dont la réalisation fut confiée en 1671 à l'un des plus célèbres savants de l'Université d'Upsal, Johannes Schefferus (1621–1679), qui, originaire de Strasbourg, était arrivé en Suède sous le règne de la reine Christine, comme ce fut le cas de plusieurs lettrés d'Allemagne, des Pays-Bas et de France.

Exploitant avec l'acribie et la diligence dont il était coutumier les résultats des questionnaires qui avaient été adressés peu de temps auparavant en Laponie, de même que les informations qu'il avait lui-même recueillies de la bouche des étudiants lapons d'Upsal et l'ensemble des sources classiques et médiévales sur les populations septentrionales du royaume de Suède, Schefferus se mit résolument à l'ouvrage et rédigea en latin le traité intitulé *Lapponia*, qui fut imprimé à Francfort à 1673 et bientôt traduit dans plusieurs langues, notamment en français (par les soins du géographe du Roi, le révérend père Augustin Lubin, et sans doute également de Pierre Richelet). M. Rydving insiste à juste titre sur la qualité de l'édition française, qui fut publiée à Paris en 1678 sous le titre *Histoire de la Laponie* : il fait ainsi observer que son texte fut augmenté d'une liste substantielle de *corrigenda* et *addenda*, dressée par Schefferus lui-même, et que les illustrations qu'elle comporte sont d'une qualité nettement supérieure à celle de l'édition originale, point qui n'est pas dénué d'importance d'un point de vue ethnographique, puisque l'une de ces figures constitue l'une de nos principales sources d'information sur une séance magico-religieuse dans le nord de la péninsule scandinave, avec l'utilisation d'un tambour au dessin caractéristique.

L'auteur conclut cette étude captivante en mettant en exergue la grande diffusion que connut le livre de Schefferus dans l'Europe du XVII^e siècle et l'intérêt majeur qu'il conserve, de nos jours encore, pour la connaissance de la civilisation lapone, heureuse conséquence d'une entreprise inédite de contre-propagande.

Au total, les six articles que comprend le volume VII de la revue *Proxima Thulé* couvrent l'ensemble des pays nordiques (Islande, Norvège, Danemark et Suède, dans toute l'étendue géographique que possédait ce royaume au début des Temps modernes) et mettent à contribution nombre de disciplines scientifiques, de la linguistique à la mythologie comparée, de la runologie à l'histoire des religions, de la philologie à l'histoire politique et militaire, en passant par l'histoire économique et sociale et l'histoire du droit, mais aussi l'histoire des mentalités et l'histoire des sciences.